

« Le sens de notre vie ne se mesure pas à ce que nous avons de richesse »

François Dermange est professeur d'éthique à la Faculté de théologie de Genève. Membre du groupe de réflexion de l'Eglise sur la Constituante, il a présenté au Consistoire de juin la proposition du groupe sur l'économie. Il livre ici son analyse de la crise.

Q u'est-ce que la crise économique actuelle peut inspirer à un éthicien ?

Il faut se rappeler, d'abord, en quoi le protestantisme a eu partie liée avec le développement économique. Au XVI^e siècle, on a remis en cause que le monde était stationnaire et stable. Il fallait voir dans le pauvre, non une figure christique mais un pauvre qui devait sortir de la pauvreté. Pour cela, il fallait que les riches ou l'Etat lui donnent du travail.

Plus généralement, on a cherché à développer des activités utiles pour soi et les autres. Ensuite, au XVIII^e siècle, on s'est aperçu que pour être utile, l'économie ne devait pas nécessairement reposer sur une motivation altruiste des acteurs. C'est ce qu'a découvert Adam Smith, qui était professeur à la faculté de Théologie réformée de Glasgow. Enfin au XIX^e siècle, avec le développement de la grande industrie, les réformés ont cherché à réguler le jeu économique par la loi. Le meilleur exemple est l'interdiction du travail des enfants.

Le développement économique n'était donc pas jugé contraire à l'engagement chrétien ?

Non, il en était l'expression. Il y a eu, certes, des expressions caricaturales de cela, quand sur certaines tombes on lit « le travail fut sa vie », et des contestations plus radicales, dans le christianisme social puis le socialisme chrétien, mais globalement on faisait confiance au système, qu'on régulaient par une série de correctifs personnels, par une éthique du travail bien fait, de l'honnêteté et de la rigueur, ou sociaux, à travers le droit.

Et que dire de la crise actuelle ?

Un premier problème est qu'on a parfois oublié le bon sens, c'est-à-dire aussi regarder son intérêt à long terme et pas seulement à très court terme. Il y a une réalité de l'économie, où l'argent se gagne par l'offre de produits ou de services meilleurs que la concurrence par leur prix ou leur qualité.

Un deuxième problème est qu'on a souvent mis complètement de côté les valeurs personnelles des acteurs économiques, comme si l'économie pouvait tout transformer en bien, même la cupidité et la malhonnêteté. Il y a là une vraie question d'éducation et de transmission de valeurs.

Un troisième problème est que pour croître, l'économie doit mettre sur le marché toujours plus de produits nouveaux. Mais en avons-nous réellement besoin ? Nos ancêtres cherchaient une certaine simplicité de vie qui se contente du nécessaire. Beaucoup aspirent encore aujourd'hui à plus de temps ou de qualité de vie que d'argent. La difficulté est que ce n'est pas bon pour la croissance...

Mais peut-on se permettre de ne plus croître ?

C'est une question difficile, pas seulement au plan de la théorie économique. Nous devons peut-être réfléchir au type de croissance que nous voulons et pour qui ? Les chrétiens ont toujours défendu une perspective universaliste où toute vie humaine se vaut. Alors que des continents entiers vivent dans la misère, c'est vers eux d'abord que la croissance devrait être pensée. Et peut-être les chrétiens doivent-ils aussi rappeler que le sens de notre vie ne se mesure pas à ce que nous avons de richesse ou à ce que nous apportons en force productive. C'est aussi rappeler la valeur du partage. Il y a juste un an, au dies academicus de l'Université, Desmond Tutu, à qui on remettait le doctorat honoris causa, nous disait : « la bonne nouvelle, c'est que nous sommes une grande famille. Le soir, à table, dans une famille, on ne mesure pas la quantité de soupe à l'apport de chacun. Le vieillard et l'enfant ont la même part, parce qu'on les aime. »

*Propos recueillis par
François-Olivier Manson*



▲ Pour François Dermange, croire que l'économie peut transformer toute chose est un leurre.